

# NOTES DE LECTURE

POÉSIE

Gérard CARTIER : *Le Voyage intérieur* (Flammarion, 25 €).

Trop souvent des livres nous donnent le sentiment d'être enfermé dans un cagibi. Le soi y est envahissant, le monde absent. Lire *Le Voyage intérieur* a quelque chose d'enthousiasmant. Le lecteur de poésie se rappellera quelque épopée, même celle du styrene chanté par Raymond Queneau, ou certains proèmes de Francis Ponge. Exemples parmi d'autres.

Gérard Cartier indique deux modèles ou sources d'inspiration : *Le Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno et *Le Dépaysement*, de Jean Christophe Bailly. Le premier est un ouvrage d'édification, voire édifiant. Les deux enfants font le tour de la France, ils découvrent, ils apprennent et l'on se demandera ce qu'ils ont retenu, avant de tomber au champ d'honneur pendant les années 14-18. Le livre de Bailly relate le périple qu'il fait, ce qu'il voit, éclaire ce que devient le « cher et vieux pays ».

Notre poète a passé trois ans sur les routes, dans les villes, villages et alentours. Comme il est très organisé (sur le papier) reprenons la méthode qu'il applique à travers tout le recueil. La carte qu'il a confectionnée, figurant en couverture ressemble à une constellation ou à un parcours mégalomane du Tour de France. Sur ce fond bleu, des points jaunes sont posés en Lorraine, en Savoie et dans le Dauphiné (en grand nombre), descendent vers la Provence et le sud-ouest avant de revenir à l'ouest et dans le nord pour finir dans la région parisienne. Chaque poème tient sur une page, avec son titre et le lieu d'écriture. Ainsi, on trouvera un « Ch'picard » à Amiens, ou un « Chemin de Jean Racine » à Chevreuse. Tout en bas du poème, la géolocalisation est indiquée, pour qui voudrait plus de précision encore.

Précision : un mot clé. Dans une autre vie, l'auteur a été ingénieur. Comme l'auteur du *Rouge et le Noir*, grenoblois lui aussi qu'il évoque en même temps que Claudel dans « Tourments d'amour », à Brangues. Là s'arrête la ressemblance. Encore que le souci de la langue et le goût pour la clarté leur sont communs, à Stendhal et lui. L'une des raisons pour lesquelles on aimera ce livre est que le savoir y est saveur. Il est multiple, encyclopédique, et on sent que la curiosité de Gérard Cartier est sans limite. Sciences naturelles, technique et industrie, langues vivantes — de l'arpien parlé par les montagnards de Savoie à l'arabe, de l'argot qu'on parlait dans la zone au latin —, Histoire et géographie, tout est là dans ce recueil, d'un poème l'autre.

Et ce dépôt de savoirs l'est aussi de techniques : collages, énumérations, instantanés, « album de photographies verbales », le livre déploie toutes les formes. Hommage discret à Olivier Rolin et à sa formidable *Invention du monde*, le livre de Gérard Cartier propose une « invention » de Marseille, de Lyon, de Bordeaux, de Brest, etc., autant de vignettes collées

sur la page et dans nos imaginations. Cendrars est là derrière, et Apollinaire, et bien d'autres poètes que Cartier nomme au fil de son périple, leur nom écrit en majuscule. Réda est là, et Valérie Rouzeau et Gilles Ortlieb, Pascal Commère ou Jacques Darras. « Name dropping » ? Surtout pas. Ce n'est pas le genre de la maison que de se faire mousser en nommant. Non, ce livre est aussi le livre de la poésie qui vit et dont Gérard Cartier est le passeur.

Mais revenons aux savoirs, à commencer par celui qu'en son temps nous donnait l'*Encyclopédie* de Diderot. En Camargue, en baie de Somme, ici ou là dans les terres, le poète énumère les poissons, les oiseaux, les simples qui poussent dans des jardins depuis le Moyen Âge, les fleurs et arbustes. On se laisse prendre par la musique, dans « Fortune de mer », à Marseille : « *sarran esturgeon de grande marche / favori des tables romaines poulpe / roussette ail de sainte Lucie* » ou encore, disposés verticalement, et décrits l'un après l'autre, dans « Histoire naturelle », en Baie de Saint-Brieuc, « *balanes, coques, aphrodite épineuse, anémone fraise, bouquet, crabe vert, gobie des sables* ». On ira chercher les illustrations dans les ouvrages savants et désuets (à l'ère d'internet).

L'ingénieur qu'il fut célèbre le pont de Millau, rappelle quelle cité industrielle a été Saint-Étienne, s'attriste du coron dépeuplé, à Abscon. Il n'oublie pas de dénoncer les dégâts du progrès, chez AZF. Un poème intitulé « Nature morte » situé à Azay-sur-Cher a quelque chose de glaçant. Plus loin, à Lille, « Poubelle » n'est pas plus joyeux. Le paysage est parfois désolé, et nous avec lui.

D'autant que derrière, il y a le passé, les massacres de 14, les massacres des années quarante, un Oradour à Villeneuve-d'Ascq, le maquis du Vercors, et le camp de Gurs, la maison d'Izieu. Le présent, certes moins douloureux, n'est pas plus réjouissant. Gérard Cartier est place d'Italie quand un pauvre intérimaire, gilet jaune venu de Valenciennes perd un œil dans les affrontements. Il a connu Lip et son utopie, un « Abrégé du siècle » le mène à Amiens, chez les Goodyear : « *Amer laurier* » conclut le poème.

Le présent c'est aussi ce qui nous déchire, nous oppose. Ainsi, à Dijon, « L'affaire du voile », qui revient à Roubaix dans « Le voile ». D'un côté, la mesquinerie et le racisme, de l'autre, la générosité et la compréhension. Gérard Cartier regarde cela en poète documentaire. Sinon engagé, du moins attentif. Un voyageur se doit de l'être.

On ne s'est pas arrêté sur cet adjectif-là, *intérieur*. Évitions les banalités, encore que parfois elles aident à comprendre. Tout voyage est intérieur. En se déplaçant dans l'espace, on se déplace en soi, dans ses convictions, dans ses représentations, dans sa propre histoire. Originaire du Dauphinois, Gérard Cartier évoque les lieux de son enfance, de sa jeunesse, jusques à Mens (prononcer Mince écrit-il), bourg « parpaillot ». Les lieux de France sont ceux de sa vie personnelle et professionnelle. Mais ce sont aussi les lieux dans lesquels se forge son projet. Ainsi, dans un poème écrit à Rive-de-Gier, intitulé « Carnet » : « *tout voir tout noter / tache de géographe de poète* ». Et dans un « Art poétique », sur la Route d'Auvers, à Pontoise, ces quatre verbes en majuscule et à l'infinitif, comme un commandement à lui-même : *Noter, photographier, interpréter, s'incarner* et ces derniers mots : « *rien n'est laid. rien / inutile... pour soi seul. face au temps sans bouger* ».

L'usage même de la ponctuation, le travail sur les espaces dans le vers, la façon de les lier ou au contraire de les séparer, tout porte l'héritage du siècle passé, et au-delà de ces deux phares du présent. Intérieur est aussi le voyage en poésie dans tout ce qu'elle a de plus divers.

On s'en voudrait, cela dit, de ne mettre en lumière que ce bagage-là chez Gérard Cartier. D'autres lectures traversent les pages, des personnages lancent des signes malicieux. Lecture d'Hergé le plus souvent. Quitte à faire des rencontres surprenantes : à Beugnies, sur « la route des Flandres » c'est le cavalier Claude Simon. Dans les mystères de Chambéry Rousseau et



les *Cigares du Pharaon* se croisent. Autre lecture, autre amitié, à Angers, le souvenir d'Antoine Emaz est lié à celui des Bob Morane dévorés par les deux garçons.

Parler des disparus, Bénézet ou Venaille en sont et Manciet le poète de la Gascogne, c'est aussi parler de soi et de ce qu'il adviendra. À L'Étang-la-Ville, le poète écrit son testament. En voici le dernier paragraphe : « *Je meurs dans le sein de l'humanité, celle de Lucrèce, de Montaigne, de Diderot, pas de prière sur ma tombe, tout est dit, fait à l'Étang, ce 15 mars 2020, ignorant la forme exigée par le Code, rassis et sain d'esprit, autant qu'on le peut dans cette pandémie* ». Rien ne presse donc et on attend d'autres livres. Si Tintin est immortel, notre poète peut bien essayer.

Norbert CZARNY

Anthony PHELPS : *Mon pays que voici*. Postface de Louis-Philippe Dalembert (Bruno Doucey, collection « Sacoche », 7,90 €).

Édité par Pierre-Jean Oswald en 1968, *Mon pays que voici* attire l'attention sur Haïti alors soumise à la dictature brutale de Duvalier (Papa Doc), assassin en 1961 de Jacques Stephen Alexis. Le poète Anthony Phelps, réagit aussitôt à la violence politique par un chant de résistance et d'amour : « Mon pays a un caillot de sang dans la gorge ». Condamné pour sa participation au mouvement *Haïti littéraire* le poète est emprisonné trois semaines. Libéré, il s'exile aux États-Unis puis au Québec. Il achève son poème en 1964, à Montréal où il réside encore aujourd'hui. Le retentissement de l'enregistrement des huit cents vers de *Mon pays que voici* qu'il interprète lui-même, en 1966, est considérable. Bruno Doucey, fidèle à cette grande voix haïtienne dont il a déjà publié trois recueils donne, cinquante-cinq ans après Pierre-Jean Oswald, une réédition de ce chant profond caribéen avec une lettre-postface du poète haïtien Louis-Philippe Dalembert. Celui-ci rend un hommage fraternel à l'engagement émancipateur de Phelps, libre de toute obédience partisane, de toute croyance : « Compagnon de route de la gauche, sans être affilié à aucun parti, tu refuses de soumettre ta poésie à quelque dogme que ce soit, si ce n'est une haute exigence littéraire, empreinte parfois de surréalisme [...] *Mon pays que voici* se ressent de cet impératif esthétique, mais aussi de l'urgence de dire. Ce qui est lors ta manière de lutter, en donnant à lire, à entendre une autre image de la terre natale. »

« Tant de nuits me séparent du pays lointain », écrit le poète en exil. Mais il refuse de se laisser ronger par « la fermentation du silence ». L'écriture comme rempart à la folie, désir de vérité existentielle, soif de l'inattendu : « Poésie pour la survie / dans cette attente carbonneuse / Poésie pour ne pas faillir / ni défaillir / Poésie pour ne pas mourir / sans retrouver le chemin des étoiles ». Le poème s'impose tel un serment : « J'accueillerai ma terre / fille bâtarde de Colomb et de la mer / ma terre au cœur d'étoile chaude [...] je trouverai la route lumineuse / menant tout droit vers les paysages de l'homme ». La violence coloniale blesse à jamais la mémoire : « Il sont venus / avec en mains / colliers de verre / et menottes d'argent... // Ils sont venus avec la croix / avec la pioche avec la trique / avec leurs chiens à la voix rauque [...] Je continue ô mon pays ma lente marche de poète / un bruit de chaînes dans l'oreille / un bruit de houle et de ressac [...] Ils sont venus à fond de cale / tes nouveaux fils à la peau noire / pour la relève de l'Indien au fond des mines [...] Et l'homme noir est arrivé / avec sa force et sa chanson / Il était prêt pour la relève... » Les images surréalistes, d'inspiration éluardienne, abondent : « Je dis le temps qu'il fait au cœur de l'homme » ou encore, en état de veille cosmique : « J'ai retrouvé la commune mesure / car je suis le triangle de la balance / le point d'appui du ciel en équilibre ». Pour empêcher que le pays perdu ne meure en soi...

L'amour est un thème essentiel de ce chant intime et universel. Celui de la femme et celui de la nature se rejoignent avec pour trait d'union la présence récurrente de l'arbre, métaphore du corps viril dressé entre terre et ciel : « Je suis un homme enté sur l'arbre de l'amour entre / l'écorce et l'aubier / avec pouvoir en moi / de délier de délivrer / et je grandis chaque couche annuelle de bois vivant ». Le poète se voit dans « l'ombre folle de la femme ». Il la recrée de la connaître mieux : « ô femme que j'invente / après le morne encore des mornes / après les fleurs encore des fleurs // Beaucoup de mots suivront mes mots / et bien d'autres sourires / prolongeront les accords de ma voix / car ton sourire est l'écho de mes mots [...] ô toi que j'invente parce que je te connais / Il fait un temps d'abeilles bourdonnantes ».

La poésie d'Anthony Phelps repousse avec force renoncement et désespoir. Son optimisme se fonde sur le pouvoir de la parole poétique : « Je suis le phosphore où se cache la flamme / le grain où dort la vie / Semblable à l'oiseau charpentier / je fouille et sonde / la tige verticale de l'espoir / et chaque mot que je prononce / œuvre dans l'homme ».

Le souffle lyrique retrouve ici celui de la légende ou de l'épopée libératrice : « Étrange le temps de l'homme / sur la pierre ardente ! » La mission élevée du poète prend les accents prophétiques des grands romantiques français. Mais Anthony Phelps ne perd pas de vue l'essentiel. Il rejoint plutôt la voix intime et forte d'Éluard (*L'amour la poésie*) : « Au point d'accouplement de la terre et du ciel / j'ai rendez-vous avec la rose / pour assister à la naissance de l'amour ». *Mon pays que voici* peut être lu comme le *Chant général* d'Haïti. Ainsi, Phelps comme le fit hautement Neruda, rend indissociables les chants de la terre et ceux de l'amour.

Michel MÉNACHÉ

Paul LABORDE : *Le Mot de pauvreté*. Préface de Jean-Luc Nancy (Arfuyen, 14 €).

« *Lessness* » était le mot sur lequel Samuel Beckett et E.M. Cioran s'étaient un jour accordés. Le mot de pauvreté touche au moins aussi idéalement à la vie et au vide. Il défie le dire, venant avant lui, comme le rappelle Jean-Luc Nancy dans une préface maintenue au bord de l'impossible à quoi Paul Laborde nous intime : « Comment occuper la place du silence qui précède ? » La tâche est pour moi presque aussi ardue. Comment dire, à mon tour, dans une parole venant après ou à côté, la pauvreté ? Comment redire *Le mot de pauvreté* ? Comment ajouter à cette *lessness*, à ce moindre qui est un tout ?

*il n'y a rien à dire de plus  
que ce qui manque  
par-dessus tout*

*si quelque chose est vrai  
c'est la pauvreté.*

Laborde partage cette poétique du dénuement avec Serge Nuñez Tolin<sup>1</sup>. Ces silencieux empruntent, chacun, une *via negativa*, laquelle explore les confins de l'indicible (quoi d'autre ?), tout en révélant l'envers du révélé :

*toute chose montrée cache  
autre chose*

1. Voir notamment *Les mots sont une foudre lente* (Rougerie, 2023), *L'Exercice du silence* (Le Cadran Ligné, 2020).